



**HAL**  
open science

## La cathédrale d'Oviedo pendant la guerre d'Espagne.

Stéphane Michonneau

► **To cite this version:**

Stéphane Michonneau. La cathédrale d'Oviedo pendant la guerre d'Espagne.. Presses universitaires du Septentrion. Cathédrales en guerre. XVIe-XXIe siècle., pp.169-182, 2020, 978-2-7574-3021-7. hal-04300982

**HAL Id: hal-04300982**

**<https://hal.science/hal-04300982v1>**

Submitted on 22 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La cathédrale d'Oviedo pendant la guerre d'Espagne

Stéphane Michonneau

IRHIS-UMR 8923 / Université de Lille-CNRS

Même si, comparé aux autres conflits sanglants du XX<sup>e</sup> siècle en Europe, le taux de destruction de la guerre civile espagnole n'est pas élevé - environ 2% du bâti -, il est très concentré sur les lignes de front. Ce chiffre ne rend donc pas compte de l'intensité des destructions dans certaines zones de combat, notamment celui du nord de la péninsule Ibérique qui, à l'été 1937, vit l'effondrement du front de résistance républicain.

La guerre d'Espagne est restée célèbre pour être le théâtre de terribles bombardements aériens dont Guernica demeure le symbole. Cependant, la guerre d'artillerie domine largement : dans ce cadre, les édifices hauts, comme les clochers, sont donc des enjeux particulièrement importants pour le repérage des lignes ennemies, la surveillance de l'ennemi ou le pointage des tirs. Leur vulnérabilité aux destructions est proportionnelle à leur importance tactique. Les édifices religieux se trouvent par conséquent au coeur de la bataille : couvents, églises paroissiales, cathédrales. Mais leur valeur n'est pas que tactique : ils sont, pour les Républicains, le symbole d'un pouvoir honni, celui de l'Église qui prit massivement parti pour le camp rebelle. À l'inverse, leur charge symbolique est surévaluée par les rebelles qui les considèrent comme les remparts de la civilisation chrétienne et les premières victimes de la "barbarie rouge-séparatiste". Les cathédrales sont pour la cause franquiste un enjeu de pouvoir et de propagande de première importance. Rappelons que 6 838 ecclésiastiques sont assassinés au lendemain du coup d'État du 18 juillet 1936, dont 13 évêques. Javier Tusell parle de 20 000 édifices religieux détruits<sup>1</sup>. Plusieurs cathédrales sont touchées par le conflit, surtout dans la zone républicaine où elles sont objet d'iconoclasme révolutionnaire mais aussi le siège de nombreux combats : sont touchées celles de Sigüenza, Vic, Tortosa, Ségorbe, Palma, Castellón, Palma de Majorque, et parfois de manière irréversible comme à Carthagène. Parmi celles-ci, le cas d'Oviedo, dans les Asturies, est particulièrement intéressant : en effet, la destruction partielle de la cathédrale puis sa reconstruction après-guerre firent l'objet d'un

---

<sup>1</sup> Javier Tusell, *Historia de España en el siglo XX*, t.2, Madrid, Taurus, 1998, p. ?

intense propagande franquiste, faisant d'Oviedo le symbole même de la cathédrale victime de la "horde marxiste".

#### 1. Situation d'Oviedo et de sa cathédrale lors du conflit civil.

En juillet 1936, la garnison d'Oviedo se soulève derrière le colonel Antonio Aranda qui contrôle rapidement la capitale des Asturies. Cependant, la région demeure sous contrôle des milices ouvrières qui conduisent alors le siège d'Oviedo jusqu'au 17 octobre. Cette situation est paradoxale : en effet, au jour du soulèvement, Oviedo ne compte que 660 soldats d'infanterie majoritairement et 1 300 gardes civils soit environ 2 000 rebelles. Les 270 gardes d'assaut et les 300 Gardes civils restent fidèles à la République. Dans cette grande région ouvrière que sont les Asturies, Oviedo est réputée imprenable : c'est pourquoi Aranda se déclare dans un premier temps fidèle à la République pour gagner la confiance des autorités civiles et des milices ouvrières. Il arme même 4 000 miliciens ouvriers puis les incite à quitter la région pour défendre la République assiégée, le 19 juillet. Le soir même, il trahit la République, déclare l'état de siège et prend Oviedo par surprise. La principale poche de résistance vient alors des gardes d'assaut dont la caserne est prise le 20 juillet. Le même scénario se répète à Gijón, la seconde ville en importance dans la région.

Les Républicains ne disposaient nulle part d'unités régulières à opposer aux rebelles : les milices ouvrières tentent en vain de réduire le réduit factieux et essuient de considérables pertes, faute de temps et d'organisation. Aranda, de son côté, organise la défense de la ville, prend possession des hauteurs qui la défendent et des réserves d'eau indispensables. Il conduit dans la capitale une féroce répression contre les Républicains (près de 1 000 arrestations et exécutions sommaires). La situation des assiégés est pourtant précaire et sa survie dépend la pression exercée, à l'arrière des Républicains, par une unité armée provenant de Galice, à l'ouest d'Oviedo.

Les attaques républicaines s'intensifient en septembre 1936 : bombardements aériens et artillerie (1 500 bombes) préparent une offensive générale de l'Armée Populaire, le 4 octobre. La semaine de combat qui s'ensuit au cours de laquelle les rebelles consomment 90% de leurs munitions se déroule maison par maison. Aranda qui ne compte alors que 500 hommes se retranche dans une caserne du centre ville, alors que la colonne galicienne se trouve à 24km de la cathédrale. Le 17 octobre, les Galiciens lèvent le siège en maintenant le contrôle d'une

étroite route qui relie Oviedo au camp rebelle jusqu'à la fin de la guerre du Nord : El pasillo de Grado, sorte de "voie sacrée" locale.

De nouvelles offensives républicaines suivent en février 1937 : 59 bataillons réunis sous le commandement Llano de Encomienda, soit 35 000 hommes, tentent de reprendre la capitale asturienne. Mais Aranda a considérablement renforcé sa position et compte alors sur 30 000 soldats aguerris. Cette seconde offensive est vaine et les tentatives pour couper le cordon ombilical d'Oviedo échouent. En fait, à cette époque, la capitale asturienne n'est guère menacée car les franquistes maîtrisent les airs, assurant une source de ravitaillement sûre.

Ces combats intenses impliquent dans la ville de nombreuses destructions, causés tant par les bombardements que les incendies défensifs allumés par les assiégés : 75% du bâti est touché soit environ 3 000 immeubles (dont 36% totalement hors d'usage), en particulier dans la périphérie ouvrière où se concentrèrent les affrontements (quartiers de San Lazaro, Santo Domingo, Los Postigos, etc.) et dans l'extension bourgeoise (*ensanche*) appelé Campos de San Francisco. La population a fondu de 50 à 9 000 habitants entre 1936 et 1937. Dès la guerre, une *Junta de reconstrucción* voit le jour sous l'autorité franquiste mais son action est forcément limitée : elle opère seulement le déblaiement des ruines et la réfection des infrastructures de base. À partir de 1938, le retour de la population provoque une crise du logement très aiguë : les réfugiés s'installent dans les patios intérieurs, dans les caves, dans les ruines menaçant de s'effondrer, dans des bâtiments n'étant pas destinés au logement... L'infra-logement se multiplie et l'auto-construction devient la règle, caractérisés par de fortes densités (10 personnes/logement). Jusqu'en 1941, la situation demeure très précaire sans que les autorités franquistes s'y remédient, ce qui contraste fortement avec le soin qu'elles apportèrent à la Cathédrale.

La cathédrale d'Oviedo se situe dans le centre, au coeur d'une zone relativement épargnée par rapport aux périphéries : là, seulement 200 immeubles sont touchés, dont 50 totalement détruits. Les travaux de restauration immédiatement entrepris donnent lieu à une dé-densification du centre ville qui compte en 1940 16% d'édifices de moins qu'en 1936. Quant à la cathédrale du Saint-Sauveur ("Sancta Ovetensis"), siège de l'archidiocèse d'Oviedo, son traitement est exceptionnel : principale du royaume des Asturies au temps des royaumes chrétiens (c'est le panthéon des rois des Asturies), cet édifice du XIV<sup>e</sup> siècle est de style gothique flamboyant, flanquée au XVI<sup>e</sup> siècle d'un portique et d'une unique tour de 80m de

hauteur. Elle fut classée monument historique en juin 1931. Elle comprend un trésor inestimable, la *Camara Santa*, du IX<sup>e</sup> s, reconstruite au XII<sup>e</sup>, incluant des reliques datant de l'époque wisigothiques : un saint-suaire et la Croix de la victoire (que le roi chrétien Pelayo détenait lors de la bataille de Covagonda), la Croix des Anges, le coffret aux Agates, l'Arche sainte. Classée depuis lors au patrimoine de l'UNESCO, la cathédrale est au début du XX<sup>e</sup> siècle le deuxième centre de pèlerinage espagnol le plus important, après celui de Saint-Jacques-de-Compostelle.

La guerre civile n'est pas la seule cause des destructions que subit la cathédrale d'Oviedo : il faut distinguer deux phases de dommages, l'une en 1934, l'autre en 1936-1937. Effectivement, à partir du 11 octobre 1934, Oviedo est le coeur d'une insurrection ouvrière qui provoque l'incendie des stalles, des chapelles de Covagonda et de San Ildefonso, de la salle capitulaire et de la *Camara Santa*<sup>2</sup>. La guerre, quant à elle, cause la destruction partielle de la tour du XVI<sup>e</sup> siècle qui servait de point d'observation ainsi que des vitraux. L'édifice reçoit, selon le témoignage de José Serrano, 20 bombes aériennes et 180 obus :

Le 13 octobre 1936, à 18h45, une pièce de 15,5 touche la tour et les projectiles causent de grands dommages (...) au porche de la façade principale. Les 16 et 22 octobre 1937, plusieurs canonnades atteignent de nouveau la flèche, les voûtes, les rosaces, etc. Une autre canonnade, le 13 février, produit des dégâts sur la face sud de la tour, détruisant les boules et la croix qui la couronnaient. Le matin du 21 février tombent sur la cathédrale 30 obus, principalement sur la tour. Après l'offensive de février, l'artillerie continue à tirer contre la Basilique mais par intermittence. Le 13 juin compte trois canonnades dont l'une d'entre elles arrache de nouvelles pièces des voûtes et une rosace de la flèche. Et ainsi quotidiennement jusqu'au 21 octobre 1937<sup>3</sup>.

Cette double destruction explique que la cathédrale d'Oviedo soit érigée en martyr de la cause franquiste.

## 2. Pourquoi la Cathédrale d'Oviedo est érigée en martyr national?

---

<sup>2</sup> Juan Manuel Barrios Rozúa, "Las destrucciones iconoclastas durantela Guerra Civil y su papel en la propaganda franquista, *Investigaciones históricas*, 28 (2008), pp. 185-200.

<sup>3</sup> Archivo Histórico Nacional (Madrid), Fondos Contemporáneos, Tribunal Supremo, Causa General. Legajo 1343 - Caja 2 - pieza 11 : José María Serrano, *Número y valor de los museos, iglesias, conventos y capillas destruidas en Asturias, 1940* : "El 13 de octubre de 1936, a las 18h45, una pieza de 15,5 castiga a la torre y los proyectiles causaron grandes destrozos (...), en la portada de la fachada principal. El 16 y 22 de octubre de 1937, varios canonazos alcanzaron nuevamente la aguja, nervios, rosetones, etc. Otra vez es canoneada el 13 de febrero y se producen desperfectos en la cara Sur de la torre, derribando las bolas y la cruz que la coronaban. En la madrugada del 21 de febrero, caen en la catedral 30 proyectiles de canon, dirigidos principalmente sobre la torre. Después de la ofensiva de febrero, la artillería continua disparando contra la Basilica con mayores intermitencias. El 13 de junio encaja tres canonazos, una de las cuales arranca nuevas piezas de un nervio y un roseton de la flecha. Y así diaramente hasta el 21 de octubre de 1937".

Oviedo, nous l'avons dit, est la capitale du mouvement de grève insurrectionnel qui fragilise la République espagnole du 5 au 19 octobre 1934. La puissance de cette insurrection provient de la coalition établie entre l'UGT, syndicat majoritaire d'obédience socialiste, la CNT-Fai, puissant syndicat anarchiste et les communistes. Le déclenchement de la grève trouve son origine dans l'entrée de trois ministres de la CEDA, la coalition de droite, dans le gouvernement radical de Lerroux. Présenté comme un mouvement de défense de la légitimité républicaine contre la légalité électorale des radicaux, la grève résulte du tournant insurrectionnel prôné par les socialistes depuis septembre 1933, lorsque les gauches avaient perdu le pouvoir. Fait notable : en Espagne où de nombreuses grèves éclatèrent, seules les Asturies virent les forces anarchistes et socialistes s'associer afin de promouvoir ce qu'elles appelaient leur "Révolution d'octobre". Ces Alliances ouvrières proclamèrent la République Socialiste des Asturies et formèrent une Armée rouge forte de 30 000 mineurs qui s'étaient armés en s'emparant des stocks de dynamiques des entreprises minières de la région.

Pour mater la révolte, le gouvernement républicain en appelle aux généraux Goded et Franco et s'appuie sur la Légion dirigée par le commandant Yagüe. Une semaine de combat est nécessaire pour réduire Oviedo : si le camp gouvernemental afficha 355 victimes, dont 35 ecclésiastiques, les durs affrontements causèrent du côté des insurgés de 1 500 à 2 000 morts. La répression qui s'ensuivit, très sévère, touche de 20 à 30 000 personnes.

Ces faits absolument capitaux dans l'histoire de la Seconde République espagnole cause le durcissement de la droite antirépublicaine, notamment du parti fasciste *Falange* créé en janvier 1933, qui présente les mineurs comme des barbares assoiffés de violence. Honorio Maura par exemple, dans les colonnes du journal monarchiste *ABC*, parle de "ces femmes et ces enfants égorgés et violés de manière barbare par des chacals répugnants qui ne méritent d'être ni des espagnols ni des êtres humains"<sup>4</sup>. La Cathédrale et l'Université ayant été durement touchés, la droite asturienne voit les insurgés comme des êtres principalement animés par la volonté de destruction, de ce qu'elle considérait notablement comme le plus sacré de la tradition espagnole : sa religion et sa culture. Les "faits d'octobre" fondent chez les opposants à la République la conviction de ce que le pays est atteint dans son essence par l'existence d'une anti-Espagne. Cette vision mythico-symbolique qui oppose deux essences dans un conflit à mort contribue à identifier la patrie et la droite, sauvée par l'armée, "colonne

---

<sup>4</sup> *ABC*, 16 octobre 1934 : "Esas mujeres y esos niños degollados y ultrajados bárbaramente por unos chacales repugnantes que no merecen ser ni españoles ni seres humanos".

vertébrale" de la nation. Ainsi, Calvo Sotelo, l'un des principaux dirigeants de la CEDA dont l'assassinat déclencha la guerre, prononça ces paroles menaçantes pour l'avenir du régime républicain : "L'armée, on l'a vu, est beaucoup plus que le bras armé de la patrie ; je ne dirais pas qu'elle en est le cerveau, comme il se doit, mais elle est beaucoup plus que le bras : elle en est la colonne vertébrale. Et si elle faillit, si elle plie, si elle tombe, c'est toute l'Espagne qui faillit, qui plie ou qui tombe"<sup>5</sup>.

Il est remarquable que la propagande franquiste développée à partir de 1937, la continuité entre les destructions de 1934 et celles de 1936-37 fait sens : la "Révolution d'Octobre" annoncerait le "coup de force marxiste de 1936" contre lequel s'érigent les rebelles. Dans les images que les actualités cinématographiques franquistes produisent en 1942, une nouvelle de 1942 consacrée à Oviedo établit un lien direct très significatif entre les destructions de 1934 et celles de la guerre<sup>6</sup>. À la même époque, d'innombrables opuscules reprennent le thème de la ville martyr pour dénoncer "la barbarie rouge séparatiste" qui frappa Oviedo, métaphore de toute l'Espagne<sup>7</sup>. En particulier, parmi ceux-ci, *Oviedo Ciudad Martir* publié en 1940, produit par les services de propagande de l'armée franquiste dont la capitale est Burgos, comprend un album photographique très complet de 40 clichés sur les destructions de la capitale asturienne.

Une seconde raison permet de rendre compte des raisons pour lesquelles les destructions successives de la cathédrale d'Oviedo sont l'objet d'un investissement si particulier de la part du régime franquiste. La cathédrale contient en effet la croix de la Victoire que le roi Pelayo est censé avoir détenu lors de la bataille de Covagonda. Cette bataille qui eut lieu en 722 vit le premier roi des Asturies battre les troupes de l'al-Andalus : l'historiographie conservatrice et catholique du XIX<sup>e</sup> siècle considère ce fait d'armes comme la première geste de la Reconquête. *Reconstruccion*, la revue du service de reconstruction des zones dévastées par la guerre, fait référence à ce mythe encore très prégnant au XX<sup>e</sup> siècle :

---

<sup>5</sup> José Calvo Sotelo, intervention aux Cortes le 16 juin 1936 : "el Ejército se ha visto ahora que es mucho más que el brazo de la Patria; no diré que sea el cerebro, porque no debe serlo, pero es mucho más que el brazo, es la columna vertebral, y si se quiebra, si se dobla, si cruje, se quiebra, se dobla o cruje con él España".

<sup>6</sup> <http://www.rtve.es/filmoteca/no-do/not-170/1467266>

<sup>7</sup> Adolfo López Armán, *Oviedo. Edificios singulares destruidos*, 1937. Voir également : Manuel Rivero Sánchez, *Odisea y gesta de Oviedo: epopeya de una ciudad mártir y heroica*, Editorial Canaria, 1938 et Gil Nuño del Robledal, *¿Por qué Oviedo se convirtió en ciudad mártir?*, ed. F. de la Presa, 1935.

"La Cathédrale d'Oviedo a une longue histoire, qui remonte aux premiers temps de notre Reconquête, baigné par le mysticisme religieux et patriotique, temps qui furent toujours le plus grand mobile de notre peuple"<sup>8</sup>. Dans un parallèle édifiant établi entre les "hordes" musulmanes et les "hordes marxistes", le même article signale la présence "des reliques défendues de l'invasion musulmane par les réfugiés du royaume dispersé des wisigoths".

Comme l'a démontré Carolyn Boyd, le mythe de Covadonga est central dans la constitution d'un roman national conservateur et catholique, dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Le 1200<sup>e</sup> anniversaire de la bataille en 1918 donna lieu au retour d'un discours épique catholico-national centré sur le site de la Vierge de Covadonga qui apparût aux combattants chrétiens. Selon l'historienne étatsunienne, le mythe de Covadonga participe de la première formulation du national-catholicisme qui fait de la Reconquête le fil rouge de l'histoire espagnole. C'est pourquoi la cathédrale d'Oviedo, associée à Covadonga, fut promue en sanctuaire national à partir de 1884. Suite aux polémiques sur les lois de laïcité votées par la République, la cathédrale est désignée naturellement comme le lieu de défense de l'unicité de l'État et de l'Eglise. En outre, le trésor de la cathédrale participe également de la promotion d'un régionalisme asturien qui fait de la région le coeur et l'origine de l'Espagne. L'héritier de la couronne ne porte-t-il pas le titre de Prince des Asturies?<sup>9</sup>

La destruction des reliques de la Cámara Santa permet par conséquent d'alimenter l'interprétation selon laquelle la guerre civile serait une nouvelle croisade, comme le soutenait la lettre collective des évêques espagnols parue en août 1937. Cette vision est intimement liée au culte des ecclésiastiques martyrs de la cause franquiste, la condamnation des persécutions religieuses étant le levier qu'utilise l'Église espagnole pour obtenir d'assentiment des catholiques du monde entier à la rébellion franquiste. En avril 1939, lorsque Franco reçoit "l'épée de la Victoire" à Madrid des mains du Cardinal Gomá, primat d'Espagne, le lien indissoluble entre l'Église, le Vatican et le régime dictatorial est scellé.

Le régime ne cessa d'exalter "le glorieux siège d'Oviedo" qui est contemporain du siège de l'Alcazar de Tolède, dans l'été 1936. Ces deux récits fondamentaux se répondent l'un à l'autre, alimentant le mythe "numantin" étudié par Hervé Siou. Il s'agit du mythe de la défense de

---

<sup>8</sup> Luis Menéndez-Pidal, "Catedral de Oviedo. Obras de reconstrucción", *Reconstrucción*, 1945, n°58, p. 317 : "La catedral de Oviedo tiene dilatada historia, que remonta a los primeros tiempos de nuestra reconquista, envuelta dentro del misticismo religioso y patriótico que fueron siempre los mas grandes moviles de nuestro pueblo".. "Reliquias defendidas de la invasion musulmana por los refugiados del disperso reino wisigodo".

<sup>9</sup> Carolyn Boyd, "Covadonga y el regionalismo asturiano", in *Ayer*, 64/2006-4, pp.149-178.



Numance forgé à partir des faits de résistance de la ville antique du nord de l'Hispanie à la conquête romaine, entre 153 et 133 av. J.-C. Celui-ci connut un regain de vigueur au XIX<sup>e</sup> siècle alors même que les guerres napoléoniennes avaient donné lieu à de féroces sièges, comme ceux de Saragosse ou de Gérone. Comme la plupart des mythes nationaux, son institutionnalisation par la mise en place de commémorations officielles et de monuments du souvenir s'accompagna de sa droitisation : l'inauguration du troisième monument de Numance en 1905 par Alphonse XIII fut significative de cette récupération qui alimenta un nationalisme militariste en pleine expansion dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Numance devint alors le symbole de la résistance jusque-boutiste, preuve du caractère indomptable des Espagnols face aux envahisseurs.

La propagande franquiste fait un usage immodéré du mythe numantin à l'Alcazar de Tolède, à Oviedo et à Belchite, petit village aragonais qui, à l'été 1937, résista contre la grande offensive républicaine menée alors sur Saragosse, afin de soulager le front nord. Mais il faut noter que ce mythe est également partagé par la gauche qui en mobilise les ressorts lors du siège de Madrid surtout, mais aussi lors des sièges que subirent d'autres villes comme Malaga ou Bilbao.

Pour le franquisme, le mythe de l'Alcazar, est central pour expliquer la montée en puissance de la figure de Franco au sein du camp insurgé, alors même que d'autres généraux lui disputaient la prééminence. Il fut aussi un répertoire d'action pour les armées franquistes qui y voyaient un modèle d'héroïsme militaire, "la pierre de touche des valeurs spirituelles qui modèlent notre glorieux mouvement libérateur"<sup>10</sup>. Le colonel Moscardo qui, à la tête des Cadets retranchés dans la citadelle de Tolède, préféra sacrifier son fils retenu prisonnier par les forces républicaines assiégeantes, fut par exemple porté au pinacle. Pendant la guerre, les représentations des ruines de l'Alcazar firent le tour du monde et servirent habilement la propagande *nacional* qui voulait prouver, à travers ce bombardement, « plus terrible que celui subi par Verdun », les effets redoutables de la « barbarie rouge-séparatiste ». L'arrivée opportune des troupes de Franco pour sauver in extremis les militaires retranchés dans l'Alcazar permit de construire le récit d'une véritable « guerre de libération » contre un ennemi, l'anti-Espagne, inspiré par les théories socialistes étrangères. Tolède servit donc à dénier le caractère civil de la guerre d'Espagne, afin de l'inclure dans le récit général de la

---

<sup>10</sup> *El Heraldo de Aragón*, 26 septembre 1937 : « Toledo, piedra de toque de los valores espirituales que informan nuestro glorioso movimiento libertador ».

résistance à l'occupation étrangère, embrassant des Romains aux "Moscovites" des années 1930, et en passant par les Français lors des guerres d'Empire.

On comprend dès lors que les destructions que subirent les villes assiégées puis finalement "libérées" ont une valeur proprement héroïques : les ruines étaient vues comme l'indice du courage déployé par les "résistants", comme s'il existait une correspondance entre l'action héroïque et les traces dramatiques qu'elle avait laissées. En ceci, le régime franquiste se rapprochait de la conception développée par Albert Speer de la "valeur positive des ruines" en ce que ces dernières étaient toujours le signe d'une future renaissance nationale : le polémiste Agustín de Foxá, dans le premier numéro de la revue phalangiste *Vértice*, reprenait ses thèmes avec succès<sup>11</sup>, à tel point qu'après-guerre fleurirent plusieurs projets de conservation des champs de ruines de guerre, comme à Belchite mais aussi à Gijón, l'autre grande ville des Asturies, où la caserne "Simancas" demeura dans son état ruineux. En septembre 1939, Franco visita l'amoncellement de ruines qu'était devenu l'ancien collège des Jésuites. L'étude de la presse montre qu'après-guerre, des cérémonies se déroulèrent dans les ruines du bâtiment, là où se dressait un monument aux morts du côté rebelle : les *Caídos*<sup>12</sup>.

Conserver des traces de la guerre, c'est alors témoigner de la sauvagerie de la République : les ruines sont des monuments à la "barbarie rouge" ainsi que les pièces du procès historique intenté contre la démocratie et ses valeurs libérales. La mystique des ruines permet donc de criminaliser la République. Cette passion des ruines a des conséquences importantes à l'heure de la reconstruction.

### 3. La reconstruction : un enjeu de pouvoir pour le nouveau régime.

Dès septembre 1939 est adopté le statut des "villes ou villages adoptés par le Caudillo", là où les destructions dépassent 75% du bâti. Oviedo bénéficie de ce statut qui concerne 148 agglomérations en Espagne en 1941. Le statut est honorifique et donne lieu à peu d'avantages en nature : suspension des impôts pour quelques années et surtout, prise en charge d'une partie de la reconstruction à travers une officine créée en 1938 l'*Instituto Nacional de Reconstrucción de Regiones Devastadas*.

---

<sup>11</sup> Agustín de Foxá, "Las primeras piedras de la Nueva España", *Vértice*, n°1, s.p., avril 1937.

<sup>12</sup>. *El Heraldo de Aragón*, 8 septembre 1943.

Comme dans les exemples belge et français, cette officine a pour objectif, à l'origine, de favoriser l'initiative privée pour la reconstruction. En fait, dans un régime strict d'autarcie où le secteur privé est exsangue, l'officine supplée les manques avec des moyens réduits. Son organisation prévoit des sous officines régionales dont l'une siège à Oviedo.

Un dernier avantage non négligeable qu'offre le statut est de bénéficier des retombées du "programme de rédemption des peines", sous le patronage de la *Merced*. En 1940, une centaine de camps de travail et de concentration où sont entassés 600 000 anciens républicains sont en attente d'être libérés, emprisonnés ou traduits devant un conseil de guerre. Les camps servent principalement de ressource gratuite de main d'oeuvre captive grâce à un système de rachat par journée travaillée. À Oviedo, un bataillon de travailleurs de 300 prisonniers fonctionne dès 1939 mais le chiffre officieux est beaucoup plus important.

C'est ainsi que se dessinent les conditions de la reconstruction d'Oviedo et de sa cathédrale. Grâce aux prêts de l'État, *Regiones devastadas* établit un plan de priorité et un plan de financement avantageux : la priorité va au dégagement des rues encombrées, à la réparation des routes, des infrastructures, des réseaux urbains (gaz, électricité). Il y a des plans d'urgence mais pas de plan global et cohérent de reconstruction pour la ville, en particulier concernant les quartiers ouvriers dévastés par la guerre car la construction publique de logement n'est pas la priorité du régime<sup>13</sup>. Très rapidement d'ailleurs, le régime délègue cette tâche à un secteur privé qui abuse de la situation.

À l'inverse, le centre d'Oviedo est privilégié, en particulier le centre historique et le quartier bourgeois de San Francisco, pourtant le moins détruit. S'y déploie une architecture somptuaire, de style fasciste italien, qui dit la gloire du nouveau régime. De cela font également partie les "Obras Mayores" qui sont les reconstructions à l'identique des édifices historiques abîmés : université, cathédrale, Audience, Députation, Hôtel de Ville, édifices publics d'importance comme les Postes.

En 1941, le centre ville fait finalement l'objet d'une planification urbaine réalisée par Valentín Gamazo. On y trouve une opposition entre des quartiers résidentiels traités en cités-jardins et un centre-ville qui est principalement voué à l'exaltation du pouvoir politico-religieux, sorte d'acropole urbaine. Dans cette conception très hiérarchisée de l'espace urbain, la cathédrale joue

---

<sup>13</sup> Sergio Tomé, "Los centros históricos en Asturias", *Ería*, 43(1997), pp. 215-225.

un rôle capital : la place de la Cathédrale est monumentalisée, aménagée en grande place à portique "à l'espagnole", sur le modèle des *plazas mayores* castillanes. Cette place qui concentre toutes les fonctions de commandement politique est reliée à la place des Asturies qui réunit les fonctions commerciales (marché). Entre les deux, des boulevards sont tracés où passent défilés militaires et processions, ponctués de monuments commémoratifs imposants (Monument aux *Caidos*). Un boulevard circulaire permet de décongestionner le centre tout en l'isolant du reste de la ville.

Dans ce contexte, la cathédrale est objet de toutes les attentions : d'une part, la tour et la flèche de la cathédrale reçoivent un échafaudage en bois de 80m de hauteur qui fait l'admiration des commentateurs ; en fait, il n'y a pas d'échafaudages métalliques disponibles<sup>14</sup>. Les impacts d'obus sont bouchés car, "rares sont les pierres qui ne présentent pas des traces de la guerre"<sup>15</sup>. D'autre part, la fameuse *Camara Santa* est restaurée selon un parti-pris Viollet-le-Ducien. L'architecte Alejandro Ferrant, partisan d'une intervention minimale, est renvoyé au profit de Luis Menéndez-Pidal. Ce dernier professe la "reconstrucción" y "reedificación", c'est-à-dire la "recomposition du monument dans son état original", "employant tous les éléments détruits du monument, préalablement récupérés et classés, tâchant de reconstruire chacun d'entre eux, cherchant entre les débris les différents fragments qui seront réunis grâce à des agrafes de cuivre et à un mortier de jointure approprié"<sup>16</sup>. Il n'hésite pas à mêler des éléments originaux avec des éléments rapportés, sans chercher à récupérer des fresques romanes qu'il estime perdues.

Mais comme ailleurs en Espagne, quelques traces de la guerre sont conservées afin de faire de la cathédrale un monument à l'héroïsme franquiste :

Les travaux qui nous occupent tendent à réparer les dégâts causés par la guerre, et à rectifier d'autres travaux effectués au début du siècle avec beaucoup de liberté (...). C'est l'un des critères de notre restauration que de ne pas effacer complètement les traces de la dernière guerre là où elles n'affectent

---

<sup>14</sup> Ana María Cedán Cervantes, "Sancta Ovetensis. La destrucción y posterior restauración de la catedral de Oviedo durante la revolución asturiana de 1934 y la posguerra", Master Historia y Gestión de patrimonio, Univ. Miguel de Cervantes: [http://mupart.uv.es/ajax/file/oid/1389/fid/3094/\(401323469\)%20La%20destrucción%20y%20posterior%20restaur.pdf](http://mupart.uv.es/ajax/file/oid/1389/fid/3094/(401323469)%20La%20destrucción%20y%20posterior%20restaur.pdf)

<sup>15</sup> Francisco Echenique, "La torre de la catedral de Oviedo", in *Reconstrucción*, 1942, n°22, p. 125-128 : "Es rara la piedra que no presenta huellas de la guerra".

<sup>16</sup> Luis Menéndez-Pidal, "Catedral de Oviedo. Obras de reconstrucción", *Reconstrucción*, 1945, n°58, p.334-335 : "empleando todos los elementos del derruido monumento, previamente recogidos y clasificados, cuidado de reconstruir cada uno de ellos, buscando entre los restos sus diferentes fragmentos que fueron después unidos, valiéndose de grapas de cobre con el mortero de ligadura adecuado".

pas la sécurité du monument, (...) afin que l'on puisse montrer avec orgueil aux générations futures les glorieuses cicatrices des blessures que souffrit la continuité historique de l'Espagne<sup>17</sup>.

Cette politique de reconstruction permet d'intégrer rapidement Oviedo au tourisme de guerre patriotico-religieux, organisé par Luis Bolín, directeur du Service national du tourisme. Ce dernier organisa des « routes de guerre » dès janvier 1938 dans les zones où les combats venaient de cesser. Selon l'historienne américaine Sandy Holguin, ces voyages servirent à sacrifier à la fois les champs de bataille et les soldats *caídos* qui avaient conquis le territoire. Ils jouèrent un rôle crucial dans la création et la consécration d'une série de récits que le régime de Franco répéterait obsessionnellement jusqu'au décès du dictateur, en 1975, et aidèrent à façonner une vision franquiste de l'identité nationale<sup>18</sup>.

À Oviedo, l'initiative d'organiser une "route de guerre nord" remonte à avril 1938. Il est intéressant de noter que la brochure préparée par les services de Luis Bolín reliait les champs de bataille de la guerre civile à d'autres lieux de conflits plus anciens dans le paysage européen : les Thermopyles, Rocroi, Waterloo et bien entendu, la Somme et Verdun. Les textes soulignaient avec emphase les atrocités commises par les républicains, en particulier les attaques perpétrées contre les monuments historiques et les saccages d'églises qui dénotaient particulièrement la barbarie marxiste. Il était prévu que les visites des sites de guerre alternent avec celles de villages « pittoresques et agréables » de la région. Le parcours finissait à Oviedo. En février 1939 enfin, le Service national de propagande demanda que soient réalisés pour la Direction du tourisme (*Jefatura de Turismo*) des clichés photographiques des édifices d'intérêt touristique. On peut estimer qu'entre 1938 et 1945, ce sont entre 7 000 et 20 000 touristes qui parcoururent les lieux des conflits : il faut souligner que le tourisme a largement motivé la conservation des ruines de guerre et la reconstruction, en même temps qu'il en modifiait profondément la perception.

---

<sup>17</sup> *Id.*, p. 344: "Las obras que nos ocupan tienden a reparar los daños causados por la guerra, así como a rectificar otras llevadas a cabo en los primeros años del siglo, con un criterio excesivamente libre (...) Es criterio de la restauración no borrar por completo las huellas de la pasada guerra en partes que no afecten la seguridad de la obra, (...) para que puedan mostrar con orgullo a las generaciones futuras, gloriosas cicatrices de sus heridas, sufrida por la continuidad histórica de España".

<sup>18</sup> Sandie HOLGUIN, « National Spain invites you. Battleground Tourism during the Spanish Civil War », *The American Historical Review*, 110/5, décembre 2005, <http://www.historycooperative.org/journals/ahr/110.5/holguin.html>.

De la guerre civile, Oviedo garde le titre de "Très noble, très fidèle, vénérable, héroïque, invaincue et bonne ville d'Oviedo", qui figure encore aujourd'hui en toute lettres sur la place de la cathédrale<sup>19</sup>. La cathédrale des Asturies fut un élément important dans la configuration d'un récit national franquiste épique et ceci à triple titre : en tant que bâtiment "profanée" par une révolution ouvrière en 1934, en tant qu'épicentre de la "croisade" qu'entendait incarner les rebelles, en tant finalement que siège d'une résistance "numantine" opiniâtre contre l'ennemi. Ainsi, parmi les débats qui animèrent l'Europe sur le destin des cathédrales en guerre, depuis ceux concernant la cathédrale de Reims jusqu'à ceux présidant à la reconstruction de nombres de cathédrales endommagées pendant les combats de la Seconde Guerre mondiale, la guerre d'Espagne représente un chaînon manquant qui passe le plus souvent inaperçu aux historiens. Pourtant, cette étape est importante en ce qu'elle contribue à définir la place des cathédrales mais aussi, de manière plus générale, des ruines et des vestiges de guerre dans nos sociétés contemporaines.

---

<sup>19</sup> "Muy noble, muy leal benemerita invicta heroica y buena ciudad de Oviedo"